

L'ascèse biblique Exercices de chair et de souffle

Philippe Lefebvre

Philippe Lefebvre est religieux dominicain, français, professeur d'Ancien Testament à la Faculté de théologie de Fribourg depuis 2005. Il s'intéresse particulièrement aux rapports entre Ancien et Nouveau Testament — *La Vierge au Livre : Marie et l'Ancien Testament* (Paris, Cerf, 2004) ; *Livres de Samuel et récits de résurrection* (Paris, Cerf, 2004) ; *Joseph, l'éloquence d'un taciturne. Enquête sur l'époux de Marie à la lumière de l'Ancien Testament* (Paris, Salvator, 2012). Il considère la Bible comme une partenaire de la pensée, nécessaire dans les débats de société — *Un homme, une femme et Dieu*, écrit avec Viviane de Montalembert (Paris, Cerf, 2007). Il a publié de nombreux articles et écrit régulièrement sur un site qu'il a lancé avec trois amis : www.lacourdieu.com

Pour ce dernier numéro de *La Chair et le Souffle*, j'aimerais dire en quelques mots comment mon travail sur la Bible fait vibrer ma chair et me donne un souffle qui ne vient pas tout à fait de ce monde. Et, puisque j'adopte un registre personnel — on appellerait cela aujourd'hui « témoignage » ou « confidence » —, je me permets de commencer par une note qui me concerne. La théologie n'a pas été ma première vocation — j'étais professeur de lettres en France avant de devenir le religieux dominicain que je suis aujourd'hui. Mais, pendant mes études de littérature, j'ai découvert la Bible qui, bien avant que j'entre dans la vie religieuse, a eu sur moi un pouvoir éducateur et transformant. Je ne l'ai pas étudiée d'abord dans un milieu confessionnel, ce qui m'a permis de l'arpenter sans avoir rien à prouver ou à justifier. Et en la lisant, j'ai entendu en elle une « voix », une certaine qualité de parole qui était à la hauteur de la réalité. Que, dès la Genèse, la relation fraternelle ne soit pas présentée comme facile, qu'il vaille mieux parfois que certains frères se séparent pour vivre, que la rencontre d'un homme et d'une femme soit proposée, non pas comme une évidence universelle, mais comme une

énigme aux chemins sinueux, tout cela et bien d'autres choses m'ont rejoint.

La Bible parle sans imposer immédiatement des solutions ou des modes d'emploi, mais elle prend acte du réel et ne dit rien qui déroge à l'intensité de ce réel. Job regrette d'être né, Jérémie a parfois les accents d'un pamphlétaire, Abigaïl la mal mariée reconnaît en David un homme que Dieu conduit et le lui dit bien avant que des prophètes ne le fassent... Le texte sacré dépasse sacrament les bornes et il ne se montre jamais bégueule devant les situations compliquées de nos vies personnelles et collectives. Cela semblait donc valoir la peine de dialoguer avec la Bible, d'apprendre d'elle, de la fréquenter comme une partenaire essentielle de la pensée. Les quelques propos lancés ici évoquent certains aspects du chemin, parfois âpre, que parcourt le lecteur de la Bible et du questionnement théologique qu'il voit naître quand il travaille loyalement les textes.

Ascèse

L'étude théologique comporte une ascèse. Cette ascèse consiste surtout, à mes yeux, dans l'acceptation de se confronter aux questions, aux découvertes, aux évolutions de la pensée, sans essayer d'avoir immédiatement une théorie pour s'y opposer et y répondre : qu'il n'y ait pas d'« apologétique immédiate » ! Il s'agit, non pas bien sûr de se laisser « emporter à tout vent de doctrine » (Ep 4, 14), mais de demeurer perméable, de se laisser inquiéter, de vivre dans la réalité du questionnement de sa génération.

Dans le domaine de la Bible, les théories sur l'histoire du texte, les découvertes archéologiques qui ne confirment pas toujours ce que disent les textes... font surgir bien des problèmes difficiles, troublants, bouleversants. J'ai vécu ainsi des années d'angoisse devant certains débats relatifs à la Bible, sans pouvoir véritablement en parler. Pour les uns, ce sont des problèmes scientifiques qui n'ont rien à faire avec un credo personnel ; pour d'autres, l'archéologie et l'histoire ont raison et il faut mettre la Bible au rang des contes et des inventions (si l'on est croyant, on peut la considérer comme une métaphore du déploiement de l'existence et vivre ainsi une foi peu engagée). Pour d'autres encore, il faut laisser tomber ces questions (« tous les dix ans, il y a de nouvelles trouvailles : alors je ne m'en préoccupe plus ») et vivre sa

vie de foi comme hors du temps. Pour ma part, c'est le tourment qui souvent me fait travailler : Jésus a-t-il des frères et sœurs ? Qu'est-ce que le temple de Jérusalem dont parle la Bible (cf. 1 R 6 ss) si Salomon ne l'a pas construit ? L'histoire de Moïse est-elle une version officielle écrite très tardivement sur un personnage qui n'a en fait aucune existence historique ? Etc.

Concernant les frères et sœurs de Jésus, j'ai ainsi étudié les mots « frères » et « sœurs » dans l'Ancien Testament et j'ai découvert beaucoup d'éléments intéressants : Samson est un fils unique, mais on dit qu'il a des frères ; Isaac a un demi-frère et pourtant on l'appelle « unique » ; David vit au sein d'une importante fratrie, mais il ne nomme qu'un seul homme son frère : Jonathan, fils de Saül, dont il devrait être l'ennemi politique... La question des frères et sœurs de Jésus selon le Nouveau Testament prend donc une autre tournure quand on a fait ce type d'enquête dans l'Ancien Testament. Cette enquête n'apporte pas de solutions définitives, mais elle livre des données inattendues, elle déplace les définitions, elle permet de discuter d'une manière nouvelle et d'éclairer pourquoi l'Église a défini tel ou tel périmètre de compréhension.

Théologien impliqué

Les questions brûlantes que je viens d'évoquer, il s'agit de se laisser emmener par elles là où ne voudrait pas toujours aller (cf. Jn 21, 18). Ne prenons qu'un exemple : les questions d'hommes et de femmes aujourd'hui. Y a-t-il une identité sexuée ? Ou bien celle-ci n'est-elle qu'une construction sociale ? Ces interrogations apparaissent non seulement dans le cadre strict des *gender studies*, mais aussi en philosophie, en ethnologie, en anthropologie — et en théologie.

Personnellement, je les ai reçues de plein fouet. Une fois de plus, un parcours biblique m'a permis de constater que ce type de questionnement n'est pas étranger à la Bible, même si les problématiques, les concepts d'aujourd'hui ne se retrouvent pas tels quels, bien sûr, dans le corpus biblique. On passe, dans la Bible, de « mâle et femelle » (« mâle et femelle il les fit », Gn 1, 27) à « femme » et « homme » en Gn 2, 23 : c'est dans la rencontre d'Adam et de la femme que Dieu lui amène, dans la parole adressée, dans l'acquiescement à ce que Dieu

propose aux humains, que les mots femme, puis homme sont prononcés (par Adam). On apprend, tout de suite après, que cette femme et cet homme ont à vivre un mystère de communion qui n'est pas d'emblée spécifié : ils doivent « devenir une seule chair » (Gn 2, 24). Bref, on comprend dès les premiers chapitres que « homme » et « femme » ne reçoivent pas d'emblée des définitions qu'il faudrait « appliquer » ensuite : devenir femme ou homme fait l'objet d'un cheminement, d'un avènement. Le mâle et la femelle créés tendent — s'ils l'acceptent — vers une aventure : devenir femme et homme, puis vers une communion qui les entraîne vers du neuf.

On apprend aussi qu'il n'est pas obligatoire d'être mariés ou de devenir partenaires sexuels pour vivre la rencontre et le mystère des noces : Élie et la femme de Sarepta en témoignent, avec beaucoup d'autres jusque dans le Nouveau Testament : Jésus et certaines femmes qu'il croise, de même Paul et Lydie (Ac 16)... en témoignent suffisamment. Les noces sont donc promises à tous, quels que soient les états de vie. La question de ce qu'est un homme, une femme, est donc relancée : il n'y a pas de parcours imposés et programmables qui donneraient à terme un homme et une femme clé en main.

Étudier les textes bibliques à ce sujet met en demeure le bibliste de dire une parole où sa propre expérience s'exprime — ce qui n'implique aucunement la confiance autobiographique. Cela entraîne aussi une adaptation des méthodes ou des habitudes de travail : peut-on mener l'enquête sur ce thème sans travailler les textes bibliques entre hommes et femmes, sans demander l'avis des unes et des autres ?

Des notions greffées sur la Vie

Ces démarches conduisent donc à un certain style : enquêter, interroger, perdre certains repères, trouver des réponses qu'on n'attendait peut-être pas, se livrer dans l'échange avec d'autres, tout cela modifie celui ou celle qu'on est. Cela enlève quelque chose à l'attitude de « surplomb » si fréquente dans les milieux intellectuels ; les titres universitaires, tout nécessaires qu'ils soient, ne sont pas une garantie d'infailibilité académique ; ils devraient plutôt devenir l'attestation qu'on a acquis la capacité de perdre certaines assurances, de se laisser rouler par la vague des questions qui nous atteignent intimement.

Il me semble alors que la Bible est d'un grand secours. Elle ne définit pas des espèces d'essences toutes faites (nous l'avons dit auparavant en ce qui concerne « homme » et « femme »), mais elle indique plutôt des cheminements qu'accomplissent des personnages. Prenons l'exemple de la foi. Quand on commence l'enquête biblique, on tombe très vite sur Gn 15, 6: « Abraham eut foi dans le Seigneur et Celui-ci le lui compta comme justice » — un verset célèbre que l'on retrouvera dans la lettre aux Romains, dans celle aux Galates, dans la lettre de Jacques. Le danger est de se saisir du mot « foi » et de bâtir sur lui des échafaudages de pensée, voire de doctrine. Il est important de constater que ce terme intervient à une étape de la vie d'Abraham et qu'il n'a de sens que dans le flux de l'histoire du patriarche. Au chapitre suivant, Abraham prendra sans sourciller Hagar, la servante de sa femme, pour avoir un fils par elle, sur le conseil de Sara d'ailleurs. Il faudra que Dieu intervienne à nouveau en Gn 17 pour rappeler à Abraham que l'héritier de la promesse serait un fils issu de Sara et de lui.

Bref, la « foi » d'Abraham ne signifie pas que le patriarche serait devenu un homme impeccable, qui a tout compris, qui fait tout bien. Cette foi bien réelle comporte aussi le tâtonnement, le « droit à l'erreur ». Mais c'est un tâtonnement qui se fait désormais avec Dieu: même un chemin qui pourrait passer pour mauvais reste véritablement un chemin, et non une impasse, puisque Dieu y circule aussi, invité par Abraham — or, cette invitation, n'est-ce pas l'entrée dans ce qu'on appelle la foi? La foi d'Abraham n'est pas une garantie d'infailibilité, d'invulnérabilité. C'est le nom donné au registre de la vie-avec-Dieu où Abraham se tient désormais, qui fait que les chemins droits ou courbes du patriarche sont aussi parcourus par Dieu, un Dieu qui « fera tout concourir au bien » (cf. Gn 50, 20 et Rm 8, 28).

Le bibliste doit veiller, me semble-t-il, à ce qu'on ne s'empare pas des mots de la Bible pour en faire des notions définitivement fixées. Le « sens » biblique d'un mot intègre le récit du cheminement où ce mot apparaît; ce sens reste imprégné par la nature vécue, donc mouvante, de ce cheminement. Notons que Jésus dans les évangiles renvoie sans cesse aux personnages et aux histoires de l'Ancien Testament (« N'avez-vous pas lu ce que fit David » ou « ce qu'a dit Abraham » ou « ce qu'a prévu le Créateur », etc.). Il nous indique ainsi que pour comprendre ce qu'il dit (concernant la foi, l'amour, le don de soi, sa

propre nature d'homme et de Dieu...), il nous faut refaire les chemins bibliques, avec les hommes et les femmes qu'il mentionne, au fil des récits auxquels il nous renvoie. Quand il parle d'aimer son prochain comme soi-même ou quand il fait le geste eucharistique sur le pain et le vin lors du dernier repas, il convoque des dizaines ou des centaines de passages et de visages bibliques. Il nous propose non des notions, mais des paroles et des attitudes prises dans une trame vivante et vivifiante.

Parole

En cela on voit que la Bible reste une Parole. Comme source de la théologie, elle appelle peut-être la langue théologique à demeurer aussi une parole : un « verbe » adressé, exposé. La Torah contient des textes législatifs et aussi des récits, des poèmes... Souvent les récits remettent en question les lois : « pas de conjoints étrangers pour les Israélites », dit Moïse au nom de Dieu (Dt 7, 1-6) ; pourtant lui-même a une femme étrangère, une Madianite, et une belle-famille païenne (voir les récits de Ex 2, 4.18 ; Nb 10 et 12). On peut se contenter d'affirmer que ces deux types de textes (le législatif et le narratif) sont différents ou qu'ils viennent de sources différentes.

On peut aussi, conformément au mouvement d'ensemble du Pentateuque, considérer que cette disparité n'est pas là par hasard : on a tenu à laisser dans la Torah les passages sur Moïse époux d'une femme étrangère et celui où il interdit ce genre de femme. Cela est d'ailleurs dramatiquement mis en scène en Nb 25 : on met à mort sous les yeux de Moïse un Israélite qui a épousé une Madianite ! Mais qu'est-ce qui est relaté là : un fait ou une histoire « construite » pour donner au peuple un législateur vénérable ? On voit que les traditions sur la belle-famille étrangère de Moïse, parce qu'elles sont persistantes, viennent sans doute d'un fond ancien qu'aucune « mise aux normes » n'a pu laisser de côté. Elles étaient sans doute anciennement connues et ont provoqué à la réflexion : que signifie que le grand leader d'Israël ait eu une éducation égyptienne et des alliances madianites ?

Bref, la Loi et les situations de la vie s'interrogent mutuellement, demandent l'une à l'autre de s'approfondir. C'est ainsi que le mot « étranger » fait l'objet dans la Torah de tout un travail : qu'est-ce qu'un étranger ? Il apparaît peu à peu que le mot « étranger » se

comprend en référence à Dieu : le critère du caractère étranger, c'est d'être étranger à Dieu et à sa logique de vie. Le beau-père de Moïse, l'épouse de Moïse sont-ils alors étrangers à Dieu ? Non ; bien moins en tout cas que certains Israélites qui ne cessent de murmurer contre Moïse, contre Dieu, et qui feront un veau d'or à la première occasion.

Ayant convolé avec une Madianite, Moïse n'a peut-être pas épousé une étrangère en la personne de Tsipporah ; il ne serait pas non plus le gendre d'un païen puisque son beau-père, Jéthro, le comprend et l'aide même à organiser Israël, tout en partageant les sacrifices que Moïse et Aaron offrent au Seigneur (Ex 18). En un mot, la situation matrimoniale de Moïse, confrontée à la loi, oblige à entendre cette loi non comme un texte écrit dont le sens serait définitif, mais bien comme une parole sans cesse dite qui s'entend à l'intérieur de cette vaste parole qu'est la Torah toute entière. Non un diktat ponctuel auquel obéir, mais une parole à faire jouer avec d'autres paroles et à recevoir dans la situation où l'on se trouve, avec les questions qui ont surgi.

On pourrait multiplier les exemples. Un des dix commandements est d'« honorer son père et sa mère » (Ex 20, 12 ; Dt 5, 16), mais il est aussi ordonné (c'est un des premiers ordres divins) : « l'homme quittera son père et sa mère » (Gn 2, 24) ; à Abraham, Dieu commande de même de « quitter la maison de son père et toute sa parenté » (Gn 12, 1)... Comprendre « honorer » en le confrontant à « quitter » est un chemin plein de promesses ; la « loi » cesse d'être une prescription qu'on aurait d'emblée comprise pour devenir une énigme à déchiffrer, une aventure différente pour chacun : comment Dieu va-t-il me dire d'honorer mes parents et de les quitter ? Comment ces commandements prennent-ils forme dans une histoire particulière, tout en restant des injonctions adressées à tous ?

Il y aurait bien plus à dire sur les liens entre la Bible et nos vies, sur ceux qui existent dans le corpus biblique entre des passages différents qui s'interpellent, s'éclairent les uns par les autres et font surgir des vérités inattendues. Ce que j'appelle de mes vœux est, en théologie d'abord, un vrai dialogue entre les représentants des différentes disciplines de la théologie. Sans cesse évoqué, ce dialogue est rare. Et pourtant, que de fruits il apporterait ! Les questions difficiles, comme je le mentionnais plus haut, que posent l'histoire, l'archéologie, la science des textes, mais aussi la philosophie et bien d'autres

disciplines, c'est en réfléchissant ensemble qu'on peut les aborder. J'ai appris en tout cas de la Bible que toute parole peut être entendue, tout sujet peut être étudié, parce que tout procède du Verbe qui était au commencement. Si « nous murmurons jour et nuit la Parole » (*cf.* Ps 1, 2), ce Verbe s'incarne dans nos chairs fragiles et le Souffle qui est l'Esprit du Seigneur le déploie en nous et nous fait parler à notre tour.